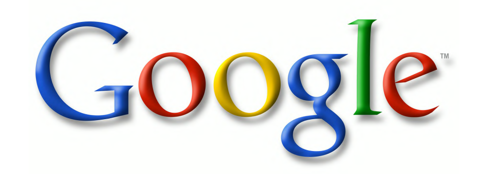
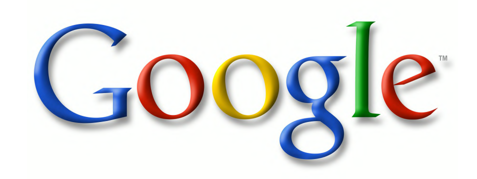




R. DU PONTAVICE DE HEUSSEY

Balzac en Bretagne

CINQ LETTRES INÉDITES

DE L'AUTEUR DES *CHOUANS*



RENNES

Hte CAILLIÈRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

2, Place du Palais, 2

1885

Presented by
H. O. Stutchbury, Esq.

Balzac en Bretagne

R. DU PONTAVICE DE HEUSSEY

Balzac en Bretagne

CINQ LETTRES INÉDITES

DE L'AUTEUR DES *CHOUANS*



RENNES

HTHE CAILLIÈRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

2, Place du Palais, 2

—

1885





Balzac en Bretagne

CINQ LETTRES INÉDITES

I

La vie de certains grands hommes exerce sur nous une sorte de fascination : les moindres détails de leurs faits et gestes éveillent notre sympathique curiosité et, quels que soient le nombre et la valeur des documents nouveaux publiés à leur sujet, nous ne nous lassons jamais de les accueillir avec un plaisir et un intérêt toujours croissants. Ceci est vrai, en particulier, de Balzac ; mais ici la sympathie qu'on éprouve est bien naturelle : quel spec-

tacle plus émouvant, en effet, que la bataille incessante livrée par cet homme de génie aux redoutables obstacles de la vie matérielle ? Par sa lutte acharnée et finalement triomphante contre les exigences de la réalité, Balzac est devenu cher à tous les artistes : il est la personnification de l'Art aux prises avec le Réel. Aussi — en dépit de tant de beaux travaux déjà accumulés — bien des vides restent encore à remplir pour satisfaire les fanatiques desservants du dieu qui a créé *la Comédie humaine !*

Une de ces lacunes nous semble particulièrement regrettable ; de patientes recherches pourraient peut-être la combler en partie : tous les biographes de Balzac nous ont initiés à la vie du grand homme à Paris, mais tous se taisent sur ses nombreux séjours en province, ou du moins, n'en parlent qu'en passant et d'une façon très sommaire : sa correspondance même — si incomplète, hélas ! — est presque muette à cet égard. Et cependant, c'est en province surtout que les « *Scènes* » ont été

rêvées, méditées, construites : la majeure partie de *la Comédie humaine* appartient à la province. Ne serait-il pas intéressant, par exemple, pour tous ceux qui sont vraiment épris de son œuvre, d'avoir des détails sur le séjour de Balzac à Nemours, patrie du docteur Minoret et de sa céleste nièce Ursule, — au Havre où il a connu Modeste Mignon, — à Issoudun où il est allé chercher la terrible Rabouilleuse, etc., etc., etc. ? Dans ces localités et dans toutes celles qu'il a décrites avec une fidélité si minutieuse, il a dû laisser des traces de son passage. Peut-être se trouvera-t-il un jour un lettré fervent qui, les *Scènes de la vie de province* à la main, entreprendra un pèlerinage à travers la France pour recueillir ces traces précieuses. En attendant, des circonstances spéciales nous ont permis de réunir quelques documents nécessaires à ce travail futur : ce sont eux que nous offrons aujourd'hui aux lecteurs du *Livre* (1), — persuadés, qu'à défaut

(1) Cette étude a paru d'abord dans la livraison de septembre du « *Livre,* » *Revue du Monde Littéraire*, 7, rue Saint-Benoît, Paris.

d'autres mérites, on reconnaîtra du moins à cette étude un attrait incontestable : celui que doivent nécessairement recéler des lettres inédites d'un génie tel que Balzac.

M. de Lovenjoul, dans son remarquable ouvrage intitulé : *Histoire des œuvres de Balzac*, attribue à la composition des *Chouans* la date de 1827. Il semble, en cela, être d'accord avec Balzac lui-même, puisque dans les œuvres complètes (tant dans l'édition Houssiaux que dans l'édition C. Lévy) on lit au bas de la dernière page des *Chouans* la mention suivante : Fougères, 1827. Et cependant l'erreur est évidente ; le lecteur s'en convaincra par les lettres que nous publions aujourd'hui. C'est seulement dans l'automne de 1828 que *les Chouans* ont été commencés et presque terminés à Fougères dans la maison du général baron de Pommereul, qui fut l'hôte de Balzac à cette époque, et demeura toujours son ami ; et c'est précisément à l'obligeance de la famille du général que je dois communication des lettres inédites qui forment le principal mérite de ce

travail : presque tous les détails que je donne m'ont été fournis par Mme la baronne douairière de Pommereul, qui reçut Balzac en 1828. Avec cette bonté et cette bonhomie charmante dont elle a le secret, elle m'a permis de puiser à pleines mains dans le trésor de ses souvenirs. Que sa modestie ne s'offense pas si j'ose lui témoigner ici publiquement toute ma profonde reconnaissance.

Les familles de Pommereul et de Balzac étaient unies depuis longtemps. Les pères s'étaient connus à la cour et dans les camps. Ensemble, ils avaient vu sombrer l'ancien régime, et les débuts de la Révolution avaient été cruels pour tous les deux. Le père de Balzac perdit sa place d'avocat aux conseils du roi. Le père du général fut plus malheureux encore. Lieutenant-colonel d'artillerie en 1787, il avait été envoyé par son gouvernement dans le royaume de Naples pour y organiser le personnel et le matériel de l'artillerie sur le même pied qu'en France. Le congé du roi autorisait de Pommereul à recevoir des grades dans

l'armée napolitaine sans cesser d'appartenir à l'armée française. C'est ainsi qu'il devint successivement brigadier, maréchal de camp, inspecteur général. Ce congé allait expirer pour la troisième fois lorsque la cour de Naples se réunit à la coalition contre la France (1793). Pommereul demanda alors des passe-ports pour rentrer dans sa patrie; on les lui refusa sous prétexte que sa parfaite connaissance des moyens offensifs et défensifs du pays ne permettait pas de l'en laisser sortir. Il protesta en vain, et ce fut seulement deux ans plus tard (toute correspondance entre la France et le royaume de Naples ayant été jusque-là interdite) qu'il apprit son désastre : pendant qu'un roi le retenait captif, la République l'inscrivait sur la liste des émigrés, vendait ses biens, incarcérait à la maison d'arrêt de Rennes sa femme et ses enfants comme entachés de royalisme. Il ne put rentrer en France qu'en 1796. En attendant que le gouvernement fît droit à ses justes réclamations, le futur directeur général de la librairie sous l'empire se trouva né-

cessairement dans une situation financière assez embarrassée. Le père Balzac, « espèce de bourru bienfaisant et original qu'on prendrait, » disait sa fille, Mme Surville, « pour un personnage échappé aux contes d'Hoffmann », le père Balzac ayant appris la situation difficile de son ami, vint, un matin, trouver Mme de Pommereul; avec ces façons brusques dont il était coutumier il posa deux gros sacs sur une table, en disant : « Voilà ! — on vous dit gênés par ici ! — ces dix mille écus vous seront plus utiles qu'à moi, je ne sais qu'en faire ! Vous me les rendrez quand on vous aura rendu ce qu'on vous a volé ! » Puis, laissant son argent, il prit la porte avec la prestesse d'un malfaiteur. Un trait de cette nature devait resserrer les liens d'amitié qui unissaient ces deux hommes; ils devinrent et restèrent intimes. Aussi l'auteur de *la Comédie humaine,* en dédiant au général de Pommereul, son hôte de 1828 et le fils de celui dont nous venons de parler, une de ses œuvres les plus étranges, *Melmoth réconcilié,* a-t-il fait suivre sa dédicace des lignes sui-

vantes : « En souvenir de la constante amitié qui a lié nos pères et subsiste entre les fils... »

A la fin de l'été de 1828, Balzac — à peu près ignoré comme écrivain, car il n'avait encore publié que sous des pseudonymes, — se trouva face à face avec la misère. Tous, tous ceux du moins, et ils sont nombreux, qu'émeut la vie de ce Titan du travail connaissent la déplorable histoire de la fonderie sise rue des Marais-Saint-Germain, 17, et qui avait pour raison sociale « Laurent, Balzac et Barbier ». Dans cette malheureuse entreprise (qui prouve pourtant la justesse du coup d'œil de Balzac, car son successeur fit fortune), le futur auteur du *Père Goriot* trouva la ruine pour le présent, et, pour l'avenir, la dette, lourde croix sous laquelle, en dépit d'un labeur incessant et presque surhumain, il resta courbé toute sa vie. Entouré de l'outrageuse pitié des sots, des reproches d'une famille qui ne le comprend pas, des « je vous l'avais bien dit » de conseillers stupides, poursuivi par les clameurs des créanciers, les

exploits des avoués, les visites des huissiers, sans argent, sans crédit, sans domicile, presque sans habits, Balzac ne baisse pas la tête; il dresse, au contraire, ce large front où le génie a mis sa lueur, il fait face à l'orage, et, au milieu d'une dérision générale, il annonce gravement qu'il luttera, qu'il vaincra, qu'il payera! Avec quoi? avec sa plume. Il l'a fait et il en est mort, mais sa gloire est immortelle!

C'est alors — août 1828 — qu'il songe à s'évader vers quelque solitude où il puisse se recueillir, se reprendre, avant d'entamer la lutte. On lui avait raconté un événement très dramatique qui s'était passé dans la haute Bretagne pendant les derniers soubresauts de la chouannerie agonisante. Son imagination lui montre dans ce fait le point central autour duquel il peut faire rayonner toute une épopée; il conçoit le plan des *Chouans,* mais le cadre lui manque, il ne connaît de la Bretagne que ce qu'il en a lu.

Eh bien, c'est en Bretagne qu'il se réfugiera..., il sait qu'il a là-bas, dans une petite

ville d'Ille-et-Vilaine qui s'appelle Fougères, un ami solide et puissant, qui s'appelle le général de Pommereul; il lui écrit aussitôt, lui apprend son désastre et lui demande l'hospitalité. Ah! quel ami des lettres, disons plus, quel homme de cœur pourra lire sans attendrissement cette page, écrite au lendemain de la ruine, cette phrase qui rappelle celle du roi chevalier : « Je reste à trente ans bientôt, avec du courage et un nom sans tache. »

A Monsieur le Général Baron de Pommereul, à Fougères (Ille-et-Vilaine).

Paris, ce 1er septembre 1828.

MONSIEUR ET AMI,

Ce que beaucoup de personnes pouvaient prévoir, et ce que j'ai craint moi-même en commençant et soutenant avec courage un établissement dont les proportions avaient quelque chose de colossal, est enfin arrivé. J'ai été précipité, non sans les prévisions de ma conscience, du haut de ma petite for-

tune. Les événements financiers qui troublent la place de Paris et la mèneront on ne sait où m'ont contraint de m'arrêter.

Grâce au dévouement de ma mère et aux bontés de mon père, nous avons sauvé l'honneur et le nom aux dépens de ma fortune et de la leur. Ma liquidation paye intégralement toutes mes dettes, et je reste, à trente ans bientôt, avec du courage et un nom sans tache.

Je ne vous apprends, général, ce triste événement que par suite d'une circonstance qui est née de ma nouvelle résolution. Je vais reprendre la plume et il faut que l'aile agile du corbeau ou de l'oie me fasse vivre et m'aide à rembourser ma mère.

Depuis un mois, je travaille à des ouvrages historiques d'un haut intérêt et j'espère qu'à défaut d'un talent tout à fait problématique chez moi, les mœurs nationales me porteront peut-être bonheur. Je me suis aperçu que, telle diligence que je pusse faire, mes essais ne me produiraient rien de ce qui peut ressembler à un traitement budgétaire avant le 1er janvier prochain, et l'on m'a présenté, par le hasard le plus pur, un fait historique de 1798 qui a rapport à la guerre des Chouans et des Vendéens, lequel me fournit un ouvrage facile à exécuter. Il n'exige aucune recherche, si ce n'est celle des localités.

Ma première pensée a été pour vous et j'avais résolu d'aller vous demander asile pour une vingtaine

de jours. La muse, son cornet, sa main de papier et moi, ne sommes certes pas gênants; mais le vrai est que la seconde pensée a été que sans nul doute je vous gênerais. Vous voyez, général, qu'une question posée avec tant de franchise en réclame tout autant dans la réponse et je vous supplie d'avoir la bonté de me répondre avec votre loyauté militaire sur cet article, car, vous penseriez comme moi, que dans ce cas, Mme votre mère, à laquelle je conviendrais avec vous d'écrire une humble requête, aurait peut-être la bonté d'accorder au pauvre romancier une chambre au Château (1), et je pourrais faire mes excursions avec cette liberté de conscience et d'enjambée que l'on a quand on sait ne gêner aucune âme au monde. Or figurez-vous, général, qu'un lit de sangle et un seul matelas, une table, pourvu qu'elle soit comme les quadrupèdes et non invalide, une chaise et un toit, sont tout ce que je réclame avec votre bienveillance si précieuse et si charmante.

J'ai mis tant de laisser-aller dans mon épître et ma demande que je serais tenté de vous en faire mes excuses. Mettant de côté tout ceci, je vous ap-

(1) Pour comprendre cette phrase il faut savoir que le beau château historique de Fougères, ancienne résidence princière de la duchesse Anne de Bretagne, et où se déroulent quelques-unes des scènes du roman des *Chouans* appartenait et appartient encore à la famille de Pommereul. En 1828, la mère du général l'habitait. Le « pauvre romancier » demande qu'elle lui permette d'y avoir sa chambre.

prendrai que mon père, après avoir été si dangereusement malade que l'on a craint pour ses jours, est redevenu plus frais que jamais. M. de Surville court toujours après son canal d'Essonne. Il a perdu dernièrement une petite fille et le chagrin est encore entré par là dans notre famille; mais, à ces événements près, nous allons tous assez bien, quoique en ce qui concerne ma santé je sois affligé d'une affreuse goutte héréditaire comme un duché-pairie.

Honorez-moi en retour de ces nouvelles qui, comme vous le voyez, sont plus tristes que tout autre chose, de tout ce qui pourra concerner votre famille.

Ayez la bonté de présenter mes respectueux hommages à Mme votre mère et à Mme la baronne de Pommereul. Daignez me rappeler au souvenir de M. Henry et agréez, général, les vives expressions de mon dévouement et de mon sincère et respectueux attachement pour vous.

Votre dévoué serviteur,

H. BALZAC.

Le général répondit : « Votre chambre vous attend, venez vite. » Et Balzac arriva aussitôt avec cette tranquille confiance qui, dans le génie, est un charme de plus. Même, il mit une si grande hâte à fuir ce Paris douloureux

qu'il oublia le négligé de sa toilette; de sorte qu'il se présenta chez ses amis de province avec un chapeau tellement piteux qu'on fut obligé de le mener séance tenante à la boutique de l'unique chapelier de Fougères. Cet estimable industriel se donna des peines infinies avant de découvrir un couvre-chef assez large pour abriter la boîte osseuse qui contenait *la Comédie humaine !*

II

Fougères a eu l'honneur d'être dépeint par les deux génies qui, en littérature, dominent ce siècle : Victor Hugo, Balzac. Le poète, dans une lettre au peintre Boulanger, a jeté sur le papier, au courant d'un voyage rapide, une description enthousiaste, étincelante et, osons le dire, un peu fantaisiste de la vieille cité bretonne [1].

(1) Le génie se permet quelquefois d'énormes licences. Victor Hugo a placé, lui aussi, l'action d'un de ses romans, *Quatre-*

Dans les *Chouans*, Balzac lui a consacré plusieurs pages polies et ciselées avec amour. Ces pages ont sur la lettre de V. Hugo au moins une supériorité : elles sont d'une scrupuleuse exactitude. On sent, en les lisant, que l'auteur ne s'est pas borné à regarder le pays du haut de ses collines, mais qu'il en a approfondi les moindres détails et qu'il s'est, pour ainsi dire, pénétré de son caractère ; et ce n'est pas seulement le paysage qu'il a étudié avec cette puissance d'observation à laquelle rien n'échappe. Toutes les personnes qui, comme nous, connaissent les mœurs des

vingt-treize, en plein pays de Fougères. Mais c'est un pays de son invention! Il y pose des châteaux imaginaires sur des rochers qui n'ont jamais existé. En guise de poudre aux yeux des lecteurs, il jette à profusion des noms de villages et de localités sans tenir compte des distances, sans le moindre égard pour dame Géographie. Qu'on nous permette de citer un seul membre de phrase de cet ouvrage qui a des prétentions à l'exactitude.

« La forêt de Fougères, forêt qui est à peine un bois maintenant... » (93, p. 341. V. Hugo, O. C., éd. *ne varietur*.)

Cette forêt, qui est *à peine un bois maintenant*, n'a pas changé depuis 1793. Cet « à peine un bois » a sept lieues de tour, plus de 1,600 hectares en haute futaie. Ces inexactitudes nous font admirer plus encore la scrupuleuse vérité des descriptions de Balzac.

paysans de la haute Bretagne, ont été frappés de la vérité, de la fidélité des portraits qu'il en a tracés dans *les Chouans*. Car, dans ce pays mélancolique défendu par ses larges haies, ses forêts profondes, ses dangereux marécages, la civilisation entre lentement et comme à contre-cœur.

Les campagnes des environs de Fougères, en 1828, devaient être ce qu'elles avaient été en 1799, et, d'après tout ce que nous avons entendu dire, le *gars* d'aujourd'hui doit différer bien peu du « gars » de la Restauration : il parle le même patois, porte les mêmes costumes, habite les mêmes masures.

En amenant Balzac à Fougères, la destinée, jusque-là si cruelle, lui réservait une bonne fortune à laquelle il était loin de s'attendre. Il venait, nous l'avons déjà dit, dans l'intention de dépeindre un épisode des dernières années de la Chouannerie, et voici qu'il se trouvait justement au cœur d'un pays qu'habitaient plusieurs des principaux chefs de ce mouve-

ment, entre autres, le général Aimé Picquet du Bois-Guy [1].

Mieux encore : l'hôte même de Balzac, le baron de Pommereul, avait connu personnellement beaucoup de ces redoutables agitateurs. Nous avons dit plus haut qu'il avait été incarcéré ainsi que sa mère en 1793, tous deux soupçonnés d'entretenir des relations avec les chefs de la Chouannerie. Ces soupçons n'étaient pas absolument dénués de fondement; les familles d'Aimé du Bois-Guy et de Pommereul étaient très liées avant la Révolution, et le futur général avait été sur le point d'épouser Colette du Bois-Guy, sœur du fameux partisan. Le jeune homme avait été tellement éprouvé par son séjour dans la maison d'arrêt de Rennes que lorsqu'il fut libre il s'alita, resta environ deux années à Fougères avant de rejoindre son corps. A cette époque la Chouannerie battait son plein; s'il n'y prit pas part, il en fut du

(1) Et non pas Dubois-Guy, comme l'écrit V. Hugo dans *Quatre-vingt-treize* : Le château de cette famille existe toujours ; il est situé dans la commune de Parigné et s'appelle le Bois-Guy.

moins le témoin oculaire. Doué d'un talent d'observation très rare, esprit curieux et fureteur, M. de Pommereul n'avait pas perdu une occasion de s'instruire aux sources mêmes sur tous les détails relatifs aux insurrections royalistes. Il avait entassé dans sa mémoire une foule de faits absolument ignorés, d'anecdotes intéressantes ou terribles, toutes frappées au coin de la vérité. Aussi peut-on dire, sans faire tort à l'auteur de *la Comédie humaine,* que son hôte de 1828 a été pour lui, dans sa première œuvre, un puissant et précieux collaborateur. Balzac, du reste, l'a proclamé bien haut. On le verra par une de ces lettres que nous transcrivons plus loin.

Voici, d'ailleurs, comment il s'exprime dans l'avant-dernier alinéa des *Chouans* (œuvres complètes, t. XII, p. 310. Édition C. Lévy. Voyez aussi la préface de la première édition).

« En 1827, un vieil homme accompagné de sa femme marchandait des bestiaux sur le marché de Fougères, et personne ne lui disait rien, quoiqu'il eût tué plus de cent personnes;

on ne lui rappelait même point son surnom de Marche-à-Terre. *La personne à qui l'on doit de précieux renseignements sur tous les personnages de cette scène* le vit emmenant une vache et allant de cet air simple, ingénu qui fait dire : « Voilà un bien brave homme. »

La personne à qui l'on doit, etc., etc., etc. n'est autre que le baron de Pommereul. Quant à Marche-à-Terre, en dépit de l'invraisemblable férocité de son caractère, il a existé tel que Balzac l'a dépeint, et, dans le pays qui s'étend entre Fougères et Ernée, quelques vieillards qui n'ont certes pas lu les *Scènes de la vie militaire* racontent encore dans les veillées ses exécrables attentats. De son véritable nom, il s'appelait Pierre Pochard. Il mourut paisiblement dans son lit, après avoir vu son curé, dans l'année 1832. Le général de Pommereul, l'ayant rencontré un jour dans un champ, lui dit : « Il paraît, père Pochard, que du temps de ces messieurs vous avez tué joliment de monde. — Ma fête vère (ma foi oui), répondit tranquillement le vieux paysan. J'en n'ons tué

queuq'z'un ! T'nez, mon bon monsieu, si on les m'tait bout à bout y z'iraient ben jusqu'au ras du poumier q' voùs veyez là-bas. » Il désignait un arbre situé à l'extrémité de l'enclos. Le roman des *Chouans* abonde ainsi en détails, en anecdotes absolument authentiques. Les citer par le menu nous entraînerait trop loin. Disons seulement que beaucoup des prouesses attribuées par l'auteur au *Gars* ont eu pour auteur véritable Aimé Picquet du Bois-Guy, que Louis XVIII fit général ; Gudin, le volontaire patriote, n'est pas une création imaginaire : son nom seul est changé. Sa famille habite encore les environs d'Antrain. Enfin, celle que Balzac a si bien peinte sous le nom de Mme du Gua, s'est éteinte, il y a déjà de nombreuses années, très vieille, très pieuse, entourée de la vénération de tous les royalistes, à Fougères, dans un modeste appartement de la rue Pinterie.

Mais hâtons-nous d'arriver à des détails plus intimes et plus personnels sur le séjour de l'auteur des *Chouans* à Fougères.

Le passage de Balzac a été, dans la vie très simple et très monotone de son hôtesse dé 1828, un événement qui a pris des proportions presque romanesques. Il y a laissé des empreintes que le temps est impuissant à effacer. Après un laps de cinquante-six années, la vieille baronne se souvient encore des faits et gestes de son étrange visiteur :

« Un jeune homme charmant, qui voulut en vain m'apprendre le tric-trac et que je voulus en vain convertir, » dit-elle souvent quand on l'interroge. Voici le portrait qu'elle nous en a tracé, tel qu'il lui apparut à l'arrivée :

« C'était un petit homme avec une grosse taille, qu'un vêtement mal fait rendait encore plus grossière ; ses mains étaient magnifiques ; il avait un bien vilain chapeau, mais aussitôt qu'il se découvrit tout le reste s'effaça. Je ne regardai plus que sa tête... ; vous ne pouvez pas comprendre ce front et ces yeux-là, vous qui ne les avez pas vus : un grand front où il y avait comme un reflet de lampe et des yeux bruns remplis d'or, qui exprimaient tout avec

autant de netteté que la parole. Il avait un gros nez carré, une bouche énorme, qui riait toujours malgré ses vilaines dents; il portait la moustache épaisse et ses cheveux très longs rejetés en arrière ; à cette époque, surtout quand il nous arriva, il était plutôt maigre et nous parut affamé... Il dévorait, le pauvre garçon... Enfin, que vous dirai-je? Il y avait dans tout son ensemble, dans ses gestes, dans sa manière de parler, de se tenir, tant de confiance, tant de bonté, tant de naïveté, tant de franchise qu'il était impossible de le connaître sans l'aimer. Et puis, ce qu'il y avait encore de plus extraordinaire chez lui, c'était sa perpétuelle bonne humeur, tellement exubérante qu'elle devenait contagieuse. En dépit des malheurs qu'il venait de subir, il n'avait pas été un quart d'heure au milieu de nous, nous ne lui avions pas encore montré sa chambre, et dejà il nous avait fait rire aux larmes, le général et moi. »

La chambre qu'on avait réservée à Balzac était très gaie et située au soleil levant. De

ses fenêtres on découvrait une vue admirable, une succession de vallons pleins de fraîcheur, de grands bois taillis où déjà l'automne mettait sa rouille, un enchevêtrement de champs de genêts et d'ajoncs brillants comme de l'or au soleil, de roches sauvages et de prairies tranquilles. Là-bas, à l'horizon lointain, une ligne blanche, les coteaux de la Pèlerine, qui séparent la Bretagne de l'ancienne province du Maine. Ce paysage, Balzac l'a décrit de main de maître dans les premières pages des *Chouans;* seulement il l'a décrit au rebours, je veux dire qu'il a placé son objectif sur les hauteurs de la Pèlerine, au lieu de le placer à Fougères sur l'appui de sa fenêtre.

C'est toujours avec attendrissement que l'auteur de *la Comédie humaine* s'est souvenu de ce séjour dans la petite cité bretonne. Vingt fois, dans le cours de son existence si occupée, il forma le projet de revisiter ces vallées paisibles et verdoyantes où, jeune et inconnu, il était venu chercher l'inspiration : peu de temps avant sa mort, il manifestait encore ce désir

dans une lettre touchante à son hôte de 1828, dont la tête toute blanche penchait déjà vers la tombe. Ce vœu irréalisé du grand écrivain n'a rien qui nous étonne. Son organisation d'artiste dut être profondément impressionnée par le contraste entre la vie qu'il venait de quitter et celle dans laquelle il entrait : d'un côté, Paris, c'est-à-dire au milieu du bruit incessant d'une foule indifférente, une existence fiévreuse, tourmentée, pleine d'inquiétudes et de déboires, vide d'amitiés et de consolations, sans certitude du lendemain; une lutte quotidienne (*the struggle for life* des Anglais), où il faut toute l'énergie d'un homme pour ne pas laisser son honneur en même temps que son argent; de l'autre, Fougères, c'est-à-dire la vie au sein du silence presque claustral d'un coin de terre qu'oublie la civilisation et que favorise la nature, la vie tranquille et laborieuse, s'écoulant sous un toit hospitalier, côte à côte avec des amis qui vous aiment pour vous-même, et si loin de Paris, si loin du monstre, qu'on ne peut entendre l'écho même affaibli de

son formidable rugissement ! Oui, nous le répétons; il y avait là de quoi émouvoir une âme moins susceptible d'enthousiasme que ne l'était celle de Balzac.

Cependant, ce grand calme qui soudain l'enveloppa, loin d'endormir son esprit, stimula l'énergie de ce lutteur qui toujours avait présent devant les yeux le but qu'il s'était fixé. A peine arrivé, il se mit vaillamment à l'ouvrage. Il régla de suite sa vie : tant de jours consacrés à connaître le pays, tant de jours à écrire le roman même; disons-le en passant, cette régularité dans le travail dont Balzac ne s'est jamais départi, a été une de ses forces, celle peut-être qui a le plus aidé à l'achèvement de son œuvre colossale.

Il commença donc par courir les campagnes tantôt seul, tantôt en compagnie de son ami, le général. Il allait par monts et par vaux, son calepin à la main, s'arrêtant ici pour croquer un paysage, là pour noter un accident de terrain, enregistrant avec soin les particularités du pays partout où il les rencontrait. Il entrait

dans les fermes et dans les logis, causant avec les paysannes, trinquant avec les paysans, riant avec les mioches, et, sur le tard, rentrait chez ses hôtes, crotté, exténué, de grand appétit, mais toujours radieux, toujours avec des découvertes « plein son sac », comme il disait en frappant sur son vaste front. Le jour où il apprit ce que c'était qu'un « piché » (cruche pour le cidre), qu'un oribus (chandelle de résine), qu'un échalier (barrière), Balzac dansa de joie ! Il passait aussi de longues heures à errer à travers les ruines du vieux château, interrogeant ses tours, ses remparts, ses oubliettes profondes. Vers une heure de relevée, lorsque « messieurs les membres de la « *Société de lecture* » venaient par couple, après le repas de midi, se livrer à une promenade majestueuse et digestive autour de la place aux Arbres, ils apercevaient souvent un jeune homme aux longs cheveux rêveusement accoudé sur le parapet : de là l'œil embrasse toute la vieille cité avec son enchevêtrement de toits fantastiques, de pignons bizarres, de fenêtres à carreaux de

plomb où s'accrochent des rayons de soleil; à vos pieds, le château de la duchesse Anne montre sa sombre poterne et dresse ses tours majestueuses; plus loin, par delà le clocher pointu et penché de Saint-Sulpice, un paysage véritablement arcadien s'étend et se déroule jusqu'aux confins du Maine. Les gros bonnets de la bourgeoisie fougeraise passaient alors, clignant de l'œil, dodelinant de la tête comme il convient à gens entendus, tout en disant :

« C'est M. Balzac, l'homme de lettres de Paris. »

Lorsqu'il eut terminé sa moisson, fait ample provision de notes, il s'assit à la petite table qu'il avait installée en face de sa fenêtre et n'en bougea plus qu'à l'heure des repas. Cependant il consacrait toutes ses soirées à ses hôtes : on les passait soit dans le salon de la baronne, soit chez quelques amis auxquels on avait présenté Balzac. Lorsqu'il était assis entre le général et sa femme, au coin de leur foyer hospitalier, notre auteur se laissait aller à toute l'exubérance de sa nature d'artiste. « C'était

un vrai enfant, raconte la vieille châtelaine; il disait mille folies et aimait passionnément les calembourgs ! » En arrivant il avait déclaré qu'il voulait payer sa pension : mais comme il n'avait pas d'argent, il ajouta qu'il payerait en histoires : chaque soir donc, lorsqu'on était réuni, Balzac racontait son histoire : « Tout ce monde, disait-il, vit, aime, souffre, s'agite dans ma tête, mais si Dieu me prête vie, tout cela sera rangé, classé, étiqueté dans des livres, et de fameux livres... vous verrez, Madame ! » De fait, lorsque parurent les *Scènes de la vie privée*, ses amis de Fougères reconnurent beaucoup d'épisodes que l'auteur leur avait narrés pendant sa visite.

Il avait une façon de raconter extrêmement saisissante, qui vous faisait croire que « c'était arrivé, » qu'on me pardonne cette expression triviale. Il débutait souvent ainsi :

« Général, vous avez dû connaître, à Lille, la famille de X... pas les de X... de Roubaix, non... ceux qui sont alliés aux de Z... de Béthune?... Eh bien, il s'est passé dans cette

famille-là un drame ignoré digne du boulevard du Crime... » Et il partait, tenant ses auditeurs une heure entière sous le charme de sa parole et de son imagination. Quand il avait fini, on se secouait pour rentrer dans la réalité : « — Est-ce vrai, Balzac? » lui demandait son hôte.

Balzac le regardait un instant de son œil où rayonnaient toutes les finesses, puis avec cet éclat de rire qui faisait trembler les vitres et qui lui était habituel :

« — Pas un mot de vrai! s'écriait-il, du Balzac tout pur! Hein! c'est un peu joli à faire ça? n'est-ce pas, général? »

Mme de Pommereul n'était pas seulement une charmante maîtresse de maison, c'était encore un esprit très sérieux qui, dès ses plus jeunes ans, s'était incliné vers la religion : sa dévotion n'était pas purement passive; elle avait une véritable ardeur de prosélyte : « votre jolie sainte! » écrivait Balzac en parlant d'elle au général... Elle tenta donc de convertir son hôte non pas au catholicisme, la chose était

déjà faite et chacun sait que l'auteur de *la Comédie humaine* était un zélé défenseur du trône et de l'autel, mais aux pratiques religieuses, car, en dépit de ses théories, il était fort peu pratiquant. Elle espérait d'autant plus réussir dans cette pieuse entreprise qu'un fait absolument inexplicable, — si l'on niait l'intervention divine, — était venu, peu de temps avant le voyage de Bretagne, frapper l'imagination de Balzac. Il avait été lui-même témoin oculaire d'un miracle qui avait eu pour objet sa propre mère. Il racontait la chose à qui voulait l'entendre.

A cette époque, tout Paris s'occupait d'une personnalité étrange, mystérieuse, brusquement apparue au milieu du scepticisme et de l'indifférence pour renouveler les miracles des premiers apôtres. Le prince de Hohenlohe-Waldenbourg-Schillingsfurt, chanoine de Gr. Varadin, évêque de Sardica, vint à Paris pour la première fois en 1821 et y fit des séjours successifs jusqu'en 1829. Il obtenait les guérisons des maladies les plus graves au moyen

de prières et par la simple imposition des mains. Cette imposition n'était pas toujours nécessaire. Lorsque les malades étaient éloignés, il suffisait qu'ils communiassent avec lui en priant aux mêmes jours et aux mêmes heures. Ce prélat n'acceptait jamais de présents pour lui-même, mais lorsque le malade était riche, il lui fixait la somme qu'il aurait à donner aux hôpitaux après sa complète guérison. La vie ascétique du prince, son désintéressement, le nombre vraiment extraordinaire de guérisons miraculeuses obtenues par lui sous les yeux d'un monde incrédule le rendirent bien vite célèbre : il ne pouvait suffire aux sollicitations qui pleuvaient chez lui de tous côtés. Or il advint que pendant un des séjours de l'évêque à Paris, Mme Balzac s'y trouva en compagnie de son fils Honoré : la vieille dame souffrait depuis longtemps d'une singulière maladie : elle aimait passionnément les fruits crus, mais toutes les fois qu'il lui arrivait d'en manger le ventre lui enflait *énormément* (c'est l'expression même de Balzac). Tous les traite-

ments médicaux avaient échoué contre cette gênante infirmité. Mû par la curiosité plus que par l'espoir d'une guérison, Balzac se décida à se mettre en rapport avec le prince de Hohenlohe et eut bientôt fait la conquête du saint homme : « Ce personnage, disait-il en racontant cette anecdote à ses hôtes de 1828, avait une face de lion, une douceur d'agneau et la simplicité d'un enfant. »

Il l'amena chez Mme Balzac. Le prélat lui dit :

« Madame, croyez-vous en Dieu !

— Oui, prince.

— Croyez-vous qu'il ait la puissance de vous guérir ?

— Oui, certainement.

— Eh bien, j'espère que vous serez guérie ! »

Et alors il lui imposa les deux mains sur le ventre. Depuis lors Mme Balzac mangea des fruits crus à sa fantaisie, c'est-à-dire beaucoup, et jamais plus elle n'eut d'enflure au ventre.

. . . .

Cependant, bien que ce miracle eût vivement impressionné Balzac, il résista aux entre-

prises que sa dévote hôtesse tenta contre sa conscience et, si parfois il se laissa docilement mener à la messe, je crains bien que ce fut seulement parce qu'il y trouvait son profit d'observateur quand même.

Quoi qu'il en soit, Mme de Pommereul fut plus heureuse dans une autre circonstance. Balzac avait d'abord appelé son roman *le Gars,* surnom qu'il donne à son principal personnage : la châtelaine bretonne, accoutumée à entendre ce mot dans la bouche des paysans les plus grossiers, lui fit de vives remontrances. On sait que sous la Restauration le goût était au précieux, au délicat, en un mot au vicomte d'Arlincourt ! Intituler un livre *le Gars,* il y avait là de quoi faire évanouir une petite-maîtresse; cela était choquant, mal sonnant, du dernier vulgaire! Balzac s'inclina devant de pareils arguments : il le fit surtout pour plaire à l'excellente maîtresse de maison, qu'il avait surnommée *lady Bourrant,* parce qu'elle le bourrait littéralement de tout ce qu'il y avait de meilleur. Il changea donc le titre de son

œuvre et l'appela le *Dernier des Chouans, ou la Bretagne en 1800.*

Puisque je parle de cet ouvrage, peut-être est-ce ici le lieu de mentionner une précieuse découverte typographique, ou, pour être plus exact, une importation anglaise due à l'auteur de *la Comédie humaine,* qui s'en est servi pour la première fois dans le roman des *Chouans.* Je veux parler de ce petit signe très commode dont nos littérateurs modernes ont malheureusement abusé, du trait (—), qui est plus que les deux virgules, autre chose que la parenthèse, et qui, utilisé à propos, encadre merveilleusement une incidence. Balzac, déplorant la pauvreté de notre ponctuation, fut, je crois, le premier écrivain français qui s'empara de ce signe, dont les Anglais se servaient déjà depuis longtemps. Il s'en explique d'ailleurs très abondamment dans sa préface de la première édition des *Chouans.*

Retournons à Fougères :

Cette petite ville ensevelie dans un pays perdu, à quatre jours de diligence de Paris,

dut être une mine inépuisable pour l'observateur profond qui s'intitulait lui-même « docteur en médecine sociale. » La société de province s'y épanouissait, pure de tout mélange, avec ses vices et ses vertus, dans toute l'originalité de ses manières, de son langage, de son costume. On y rencontrait d'admirables spécimens : anciens émigrés, gentilshommes terriens, vieilles demoiselles, vieux chouans, jeunes hobereaux; en un mot, tous ces types étranges, grotesques, touchants, que Balzac a immortalisés. En 1828, cette fine fleur de l'aristocratie fougeraise avait l'habitude de se réunir, chaque dimanche soir, dans le salon des deux demoiselles de la G... (dont la plus jeune existe encore) pour y médire et s'y livrer aux joies du boston, jeu très à la mode en province et que notre auteur a scrupuleusement décrit dans une *Ténébreuse affaire*. Présenté par ses hôtes, Balzac — on le comprendra aisément — ne manquait à aucune de ces réunions. Il y parlait peu, ne jouait pas, mais observait beaucoup. A notre connaissance, plusieurs

des invités des demoiselles de la G... revivent, à peine déguisés, dans les pages immortelles de *la Comédie humaine.* Nous n'en citerons qu'un seul auquel Balzac a tout pris, même son nom : « le chevalier de Valois. » Quand nous disons que Balzac a tout pris au chevalier de Valois, nous ne parlons, bien entendu, que de l'extérieur. Les mœurs faciles du vieil émigré qui porte ce nom dans *la Comédie humaine* n'ont rien à voir avec les habitudes paisibles et régulières du brave gentilhomme fougerais.

Le chevalier, ancien émigré, était un petit homme maigre, sec, aux yeux brillants et profondément enfoncés, ayant un nez en bec d'oiseau de proie, une bouche très fine, une figure parcheminée et rasée complètement. Il portait les cheveux poudrés et attachés derrière la tête par un ruban, l'habit noisette à la française avec la croix de Saint-Louis sur le revers, une chemise à jabot et des manchettes de dentelle, une culotte courte, des bas chinés et des souliers à boucles. Il s'appuyait d'ordinaire sur une grande canne à pomme d'ivoire

et jouait avec une tabatière à miniature, dans laquelle il prisait de temps à autre au moyen d'une petite cuillère en or. Balzac en avait fait un ami. Côte à côte, ils se livraient à d'interminables « tours de place. » Le Parisien causait peu, mais l'émigré causait beaucoup. Ce bon chevalier était un parfait gentilhomme qui sentait son ancien régime d'une lieue. Mais son éducation avait été déplorablement négligée.

« — Comment faisiez-vous pour gagner votre vie à Londres, chevalier? » lui demandait un jour le romancier.

« — Je fabriquais des liqueurs et je donnais des leçons de français aux jeunes demoiselles de l'aristocratie, » répondit le vieux gentilhomme.

Et Balzac de se mordre les lèvres pour ne pas rire en songeant à l'étrange français que devaient parler les élèves d'un professeur qui disait habituellement : « Il va-t-à Paris; venez-vous dans mon jar*drin.* »

J'ai connu personnellement un vieux monsieur mort il y a quelques années et qui avait fréquenté Balzac pendant son séjour en Bre-

tagne. Il me disait : « Ah! oui, ce petit Balzac!... il a fait des livres, dites-vous? Ça m'étonne, je n'aurais jamais cru qu'il eût assez d'esprit pour ça! »

Cependant, dans cette atmosphère de calme et de travail, au coin de ce foyer hospitalier, les jours s'écoulaient rapides, et l'écrivain voyait avec tristesse poindre l'époque où il lui faudrait dire adieu à cette vie paisible, laborieuse et saine, pour aller reprendre dans la mêlée sa place de combattant. Sur son manuscrit les pages succédaient aux pages; de sa fenêtre, il apercevait un horizon plus vaste, une campagne plus dénudée, des couchers de soleil plus rouges : tout cela l'avertissait que l'hiver était proche. Et puis, même à Fougères, les lettres arrivent! Et il en recevait qui le rappelaient toutes, — lettres de sa famille qui ne comprend pas qu'il « perde son temps en Bretagne » au lieu de se mettre en quête d'une position (sa famille rêva toujours d'en faire un notaire), lettres de ses libraires qui lui remé-

morent ses engagements, réclamations de ses créanciers... en un mot, toute la vie réelle qui reprend ses droits... Il faut partir !

Donc un matin, vers la fin d'octobre, Balzac, le cœur serré, prit congé de ses bons amis. Eux comme lui avaient des larmes dans les yeux en s'embrassant au moment du départ. Il fut accompagné à la diligence par le vieux chevalier de Valois et quelques autres habitués des dimanches de Mlle de la G...

Il retournait vers Paris, attristé sans doute d'avoir quitté ses amis, mais le cœur plein de courage, plein de foi dans l'avenir. Au milieu de cette solitude de Fougères, il s'était cherché et trouvé : il avait découvert sa voie, compris enfin d'une façon certaine qu'il avait une *vocation* et que Dieu l'avait créé écrivain. Dès lors il n'hésite plus, il ne se dérobe plus sous un pseudonyme. Sa force lui a été révélée : il en a la conscience et la fierté. Il signe hardiment de son nom ce roman des *Chouans,* première pierre du gigantesque édifice qui s'appellera *la Comédie humaine.*

III

Les deux lettres suivantes complèteront les renseignements que nous venons de donner sur le séjour de Balzac à Fougères. La première est écrite quelques jours seulement après le retour de l'auteur dans sa famille qui habitait alors Versailles. Elle contient une allusion au prince de Hohenlohe, dont nous avons raconté les guérisons miraculeuses. La seconde est datée de Paris, mars 1829 : elle précède l'envoi de son premier roman, qui venait de paraître, et constate toute la part que le général de Pommereul a prise à sa composition.

A Monsieur le Général Baron de Pommereul, à Fougères (Ille-et-Vilaine).

Versailles, 1828.

J'espère, général, que votre santé n'aura fait que croître et embellir, et, si depuis votre chasse avec M. Alexandre, la progression a été géométrique,

vous devez chasser comme un Méléagre, ou, mieux que cela, comme notre roi, qui fait la grimace et dit qu'il n'y a rien à tuer quand il n'abat que quinze cents pièces.

Vous pourriez certifier à Mme de Pommereul que mon homme aux miracles en vient de faire de tels que je suis resté à mon arrivée confondu, et, si on me donnait votre demoiselle malade, après sa guérison radicale je n'attendrai pas huit jours. Au surplus, il lui vient maintenant des incurables des bouts de la France.

Mon ouvrage n'avance pas. J'ai encore pour un mois environ de travail, mais je regrette si vivement d'avoir quitté la Bretagne que ma mère a fini par concevoir de quelle importance était mon séjour. Jamais je n'ai si bien travaillé. J'ai déjà concurrence dans les offres et j'en suis content; avant deux mois, vous verrez le soir, madame, combattre le sommeil sur mon livre et y succomber.

Quant à mes affaires, elles sont bien douloureuses; néanmoins, j'espère recouvrer moitié dans la faillite qui m'a sitôt arraché aux délices de Fougères et aux charmes de votre douce et point cérémonieuse hospitalité, dont je conserve le plus gracieux souvenir et vous prie d'en agréer derechef ma reconnaissance.

Hélas! cet embonpoint et cette fraîcheur, qui me faisaient trembler de n'être plus compté parmi les amoureux et les gens à sentiment, ont disparu

[illegible] jours passés à Pa[illegible]
[illegible] d'esprit [illegible] un Parisi[illegible]
[illegible], je crois qu[illegible]
[illegible] de [illegible]

[illegible], bien des foi[illegible]
[illegible] petite table ver[illegible]
[illegible] de Coulommiers [illegible], et où Louis[illegible]
[illegible] pour [illegible]
[illegible] des [illegible], pour [illegible]
[illegible] je cherchais dans [illegible]
[illegible] de M[me] [illegible]
[illegible] de pré[illegible]
[illegible] de [illegible]

[illegible] et je me [illegible]
[illegible] le Gars, titre [illegible]
[illegible] les Chouans [illegible]
[illegible] M[me] de [illegible]
[illegible] de me rap[illegible]
[illegible] général, [illegible]
[illegible] Fougè[illegible]

exemple, à table, l'illusion cesse, car ni beurre ni craquelins.

Mon père me charge de mille choses aimables pour madame et vous.

HONORÉ BALZAC.

A Monsieur le Général Baron de Pommereul, au château de Marigny, près Fougères (Ille-et-Vilaine).

GÉNÉRAL,

Vous recevrez dans cinq ou six jours, par la poste, les quatre volumes in-12 du *Dernier chouan ou la Bretagne en 1800*. Comme les tyrannies de la poste prohibent toutes ces expressions de sentiment que les auteurs sont dans l'habitude de mettre à la première page du livre qu'ils offrent, je désire vivement que cette lettre tienne lieu de témoignage de reconnaissance de M. Balzac envers M. de Pommereul, que j'aurais écrit sur le titre de mon ouvrage. Qu'est-ce que je dis là, mon ouvrage?... Il est un peu le vôtre, car il ne se compose, en vérité, que des anecdotes précieuses que vous m'avez si bien et si généreusement racontées entre quelques coups de ce joli petit vin de Grave et ces beurrées de craquelins. Il n'y a pas jusqu'à la chanson : « Allons, partons, belle », chantée par M. Alexandre, et jus-

qu'à « la Tour de Mélusine, » etc., qui n'y soient. Tout est à vous, jusqu'au cœur de l'auteur et sa plume et ses souvenirs. J'espère que Mme de Pommereul rira de quelques détails sur le beurre, sur les pichés, sur les oribus, sur les noces, les échaliers et sur les difficultés d'aller au bal, que j'ai mis dans mon ouvrage, si, toutefois, elle peut le lire jusqu'au bout sans s'endormir.

J'ai eu égard à la répugnance de votre jolie dame pour le titre du *Gars*, et il a été changé.

Je ne vous en veux certes pas de ne pas m'avoir écrit ni répondu : 1° parce que je ne suis pas de ces gens qui remplacent par de l'exigeance le peu de profondeur de leur amitié ; 2° parce que je sais combien une lettre vous fatigue et que je ne voudrais pas, pour tout l'or du monde, causer à madame la châtelaine de Marigny la peine de faire trotter une plume d'oie; mais j'espère que vous me ferez savoir d'une manière ou d'autre votre séjour à Paris, lorsque madame la châtelaine viendra commettre quelques petits péchés en allant voir nos spectacles et nos fêtes.

Je demeure rue de Cassini, n° 1, et, si par hasard vous venez voir le pauvre auteur, je crois que votre belle dame se déciderait à la décoration peu coûteuse dont je l'ai entretenue relativement aux appartements tendus. La détresse commerciale est si forte que les cotons teints sont à dix sous l'aune.

Mon père s'est mis, par sa manie de se droguer lui-même, dans un état pitoyable de santé.

J'ai été occupé si fortement par l'impression de mon livre que je n'ai pas encore pu voir ni M. Alexandre ni madame votre mère. Je compte sur leur indulgence.

Adieu, Monsieur et ami, daignez agréer de nouveau mes remerciements pour votre aimable hospitalité et conservez-moi une petite place dans vos souvenirs. Faites-moi la grâce de mettre mes respectueux hommages aux pieds de votre jolie sainte.

Amitié et respect.

HONORÉ BALZAC.

Paris, 11 mars 1829.

IV

Balzac fut toujours tourmenté du désir ardent de devenir un homme politique. Certes cette prétention ne saurait paraître démesurée de la part de l'homme qui a créé des types tels que de Marsay, Rastignac, le sénateur Malin et le député d'Arcis. L'auteur de *la Comédie humaine* avait une telle intuition des affaires, une telle prescience en matière gouvernemen-

tale qu'il put, à l'époque où le règne de Louis-Philippe était à son apogée, prédire de la façon la plus claire et la plus formelle la chute du roi des Français et la Révolution de 1848. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à relire la nouvelle intitulée Z. Marcas et *publiée en 1840*. On y trouvera entre autres les phrases suivantes :

... Je ne crois pas que la forme actuelle du gouvernement subsiste dans dix ans. La jeunesse qui a fait août 1830 et qu'on a oubliée, éclatera comme la chaudière d'une machine à vapeur.

Et plus loin :

... Les dangers viendront, la jeunesse surgira comme en 1790 et vous périrez pour n'avoir pas demandé à la jeunesse de la France ses forces et son énergie, son dévouement et son ardeur, pour avoir pris en haine les gens capables, pour ne les avoir pas triés avec amour dans cette belle génération...

Les gens capables! Il sentait qu'il avait le droit de se ranger parmi ceux-là. Ce redou-

table observateur jugeait admirablement les fautes et les faiblesses des différents gouvernements qui passaient devant ses yeux. Il imaginait que si la destinée l'appelait à conduire les affaires de son pays, il ferait mieux que ses prédécesseurs : en tout cas, il eût certes fait autrement. Il avait édifié tout un système gouvernemental et l'un des rêves les plus caressés de son existence a été de faire triompher ce système. Le dernier écrit de Balzac est un manifeste, une profession de foi politique publiée par *le Constitutionnel* du 19 avril 1848.

On sait qu'il se présenta à Angoulême comme candidat à la députation et que sa candidature n'eut aucun succès; mais, ce qu'on ignore généralement, c'est qu'il avait commencé par tâter le terrain du côté de la Bretagne. et cela aussitôt que la nouvelle loi l'eut rendu éligible, c'est-à-dire dès 1831. A ce point de vue, la lettre suivante, datée du mois d'avril 1831, nous semble particulièrement intéressante. Jeune, enthousiaste, le cœur plein de ces belles illusions dont il devait lui rester si peu au dé-

clin de la vie, l'auteur de *la Peau de chagrin*, roman par lequel il venait d'affirmer son talent d'écrivain hors pair, se dit qu'après tout il était de taille à faire un premier ministre; mais il fallait d'abord se faire ouvrir les portes de la Chambre des députés. Il songea de suite à ce joli petit coin de terre verdoyant et paisible où il avait cherché et trouvé son premier succès : pourquoi ne représenterait-il pas à Paris les simples habitants de l'antique cité de Fougères? Il écrivit de suite à son obligeant ami, le général de Pommereul, et lui envoya tout un ballot de brochures. La lettre est restée et nous la mettons sous les yeux du lecteur. Malheureusement, en dépit des recherches, il a été impossible de retrouver un seul exemplaire de la plaquette politique. Il n'en existe aucune trace dans la dernière édition des œuvres complètes de Balzac. Cette lacune est regrettable. Il eût été intéressant de comparer la profession de foi du Balzac à peine débutant dans la carrière des lettres à celle du célèbre Balzac de 1848.

Disons de suite que cette tentative politique avorta complètement. Si Balzac s'était présenté à Fougères en 1831, il se serait trouvé en présence d'un adversaire dont le succès était assuré à l'avance. Nous voulons parler du comte de la Riboisière qui fut pair de France sous Louis-Philippe et sénateur sous Napoléon III.

A Monsieur le Général Baron de Pommereul, à Fougères (Ille-et-Vilaine).

26 avril 1831.

Mon cher Général,

Je suis, par la nouvelle loi, devenu tout à coup éligible et électeur. J'avoue franchement que, me souvenant de la pénurie où vous étiez dans votre arrondissement de Fougères pour trouver des députés, j'ai pensé à me présenter à vos concitoyens comme candidat. Vous connaissez mes principes et seriez pour moi, dans l'ordre des choses nouveau, un véritable père si vous vouliez me servir de patron auprès de vos électeurs.

Si la chose était possible, d'après votre réponse, j'irais à Fougères. En attendant des lumières plus claires, je vous donne avis que je mets demain 27 avril, à la diligence, un paquet à votre adresse contenant quarante exemplaires de ma première brochure sur les affaires publiques. J'en ferai successivement quatre ou cinq autres, afin de prouver aux électeurs qui me nommeraient que je puis leur faire honneur et que je tâcherai d'être utile au pays.

Quant à l'incorruptibilité parlementaire, l'ambition que j'ai est de faire triompher mes principes par un ministère et les grandes ambitions ne se vendent jamais.

Distribuez donc mes brochures à vos amis ou aux personnes que vous croiriez influentes sur les électeurs; vous recevrez dans le paquet de brochures une lettre de moi plus étendue.

Permettez-moi donc, ici, de vous assurer seulement de ma reconnaissance pour vos bontés et de vous prier de présenter mes hommages à la belle châtelaine de Marigny.

Votre tout dévoué,

H. de Balzac.

En lisant cette signature, on ne manquera pas de remarquer que Balzac, candidat à la députation, représentant, partisan et défenseur absolu de l'idée religieuse et du principe mo-

narchique, fait pour la première fois précéder son nom de la particule.

Nous terminerons en transcrivant une dernière lettre adressée au général... Elle est de 1846. Le pauvre jeune imprimeur inconnu et ruiné de 1827 a atteint le but qu'il s'était fixé et vers lequel il a marché avec la plus indomptable énergie. Il est devenu un homme illustre. Pour la première fois, *la Comédie humaine* a paru dans son ensemble et devant la puissance de cette œuvre, bon gré mal gré, la critique a dû s'incliner; mais la coupe de la célébrité n'a pas été pour Balzac comme pour tant d'autres la coupe de l'oubli. Qu'il fût fidèle dans ses amitiés, rien ne le prouve d'une façon plus touchante que les dédicaces qui précèdent chacun de ces admirables récits, et cette dernière lettre montrera qu'au milieu des écrasants labeurs, des amertumes et des vicissitudes sans nombre de cette vie qui fut une bataille, il conserva toujours le souvenir attendri de ces deux mois de paix qu'il passa sous le toit hospitalier du général de Pomme-

reul, à l'ombre des fiers remparts de Fougères, la cité silencieuse.

A Monsieur le Général Baron de Pommereul, au château de Marigny, près Fougères (Ille-et-Vilaine).

Mon cher Général,

J'ai eu de vos nouvelles et su que vous alliez bien par M. Margonne, avec qui vous avez causé à Tours, à table d'hôte, en revenant de Vendôme où vous aviez été chercher votre neveu. Je désire bien aller vous voir en Bretagne, et j'accomplirai sans doute ce désir l'année prochaine, car je n'ai jamais oublié votre hospitalité de 1828, pas plus que votre excellente amitié. J'ai beaucoup travaillé depuis, et le courant de la vie m'a emporté sur bien des rives; mais j'ai souvent votre nom sur les lèvres et j'ai eu le soin de le placer dans mes livres, en vous dédiant une de mes œuvres. Je vous envoie cette dédicace, que je trouve dans *la Comédie humaine,* réunion de tous mes livres. Quelque jour, je vous enverrai cette collection, l'ouvrage de toute ma vie, et, en attendant, je vous prie de croire à toute la ferveur de ma vieille amitié.

Si vous me répondez un mot, écrivez à M. de Balzac, à Passy. Que je sache surtout où vous

prendre, où vous aller voir, car je vous adresse ma lettre à tout hasard à Fougères.

Présentez mes plus gracieux hommages à Mme de Pommereul.

Votre tout dévoué,

H. DE BALZAC.

12 juin 1846.

Hélas ! il ne devait jamais plus revoir Fougères ni son vieil ami. Quatre années plus tard, alors qu'il se trouvait dans la pleine maturité de son admirable talent, la mort impitoyable vint brusquement frapper à sa porte. En l'enlevant ainsi au moment précis où, pour la première fois, tout semblait sourire à ce lutteur auquel la réalité avait prodigué tant d'amertumes, la Providence témoignait une fois de plus de la vérité de cet antique adage que le bonheur n'est pas de ce monde : la gloire non plus. De son vivant et jusqu'aux derniers jours de son existence, Balzac a été en butte aux contestations les plus violentes, aux critiques les plus passionnées. Pour éteindre toutes ces haines, toutes ces envies, toutes

ces colères dont il était entouré, il a fallu la tombe.

C'est que — comme le dit si pathétiquement Mme Claës dans *la Recherche de l'absolu* — *la Gloire* est le soleil des morts.

R. DU PONTAVICE DE HEUSSEY.

Rennes, mars 1885.



ACHEVÉ D'IMPRIMER

le quinze octobre mil huit cent quatre-vingt-cinq



PAR

ALPHONSE LE ROY FILS

Imprimeur breveté

A RENNES



